

# Des liens pluriels et intimes à la mer dans l'archipel des Marquises (Polynésie française). La construction d'une patrimonialisation

Frédérique Chlous<sup>1</sup>

Professeur, Muséum national d'histoire naturelle  
[frederique.chlous@mnhn.fr](mailto:frederique.chlous@mnhn.fr)

*Deux projets sont en cours dans l'archipel des Marquises (Polynésie française). Le premier concerne l'inscription en bien mixte en série au patrimoine mondial, le second porte sur la création d'une aire marine protégée. Les patrimoines naturels et culturels terrestres ont été étudiés depuis plusieurs décennies par des archéologues, ethnologues et biologistes. L'étude du patrimoine naturel marin a montré la richesse des eaux marquisiennes. Afin d'enrichir les deux dossiers, un programme de recherche a porté sur le patrimoine culturel lié à la mer. Si les travaux des « experts » ont été recensés, les partenaires du projet ont décidé de donner la parole aux Marquisiens des différentes îles en utilisant la cartographie participative. Les éléments énoncés par les marquisiens ont fait l'objet d'un traitement dans une base de données et sous forme de SIG. Leur analyse montre un lien pluriel avec la mer qui se révèle à travers les savoirs liés à la nature et à l'univers, les arts, la langue, les techniques de pêche et de navigation, mais aussi médicinales. Le contexte de labellisation et de création d'une aire marine protégée ainsi que la crainte des marquisiens de voir disparaître des savoirs, savoir-faire et une cosmogonie participent du processus de patrimonialisation en cours.*

**Mots-clés :** patrimoine ; participation ; Marquises ; UNESCO ; aires marines protégées

**Abstract :** *Two projects are in progress in Marquesas archipelago (french polynesia). The first one concerns the inscription on the world heritage list, the second one is the creation of a marine protected area. The cultural and natural ground heritage were studied for several decades by archaeologists, ethnologists and biologists. The study of the marine natural heritage showed the abundance of Marquesas archipelago. To improve the both files, a research program concerned the cultural sea heritage was built. The works of the « experts » were listed, and the partners decided to hand over to Marquisiens by using the participative mapping. The results were consolidated into a database and a geographic information systems (GIS). The analysis highlights a plural link with the sea, for example the knowledges concerning nature and the universe, the arts, the language, the fishing and navigation techniques, but also medicinal. The context of labelling and creation of a marine protected area as well as the fear of the marquisiens to see knowledges and traditional skills disappearing, contribute to patrimonialisation.*

**Keywords:** heritage; participation; Marquesas Archipelago; UNESCO; marine protected areas

---

<sup>1</sup> Ses recherches portent sur les relations homme-mer prenant en compte les connaissances, pratiques et les représentations mais également les modalités de gestion qui incluent les acteurs du territoire. Les outils conceptuels et méthodologiques de l'anthropologie sont mobilisés, et les dispositifs participatifs sont expérimentés et analysés.

**Résumé<sup>2</sup>** : E uatuaahana no te fenuaenata. To mua, te haatomotia i te fenuaenata i tohepuhotaetae nui o te aomaamane. Te ua, te tapaetiatitahituhaa tai moana, no te haapohoe i toiahaatumuavaitia mai e te tau tupuna, no te tau ava i mua nei.

Meikiu mai, pao i te hakatutuhunameivaho mai, te takitaki i te ite, te maama, nohekeke o te haatumuo te fenuauta : te memautupu, te memautani, te tau hakatupohoetia o te enata.

Uapuaha i tenei, te haatumu tai o te fenuaenata, pao na hakatu. No eia, haatuputiatitahituhaahana no te haapuaha i te ite, te maamanohehaatumu tai.

Tihe i tenei, na te tau tuhunameivaho mai, i titiametehaapuke te ite, te maamanohe tau memaupautu o te fenuaenata. Te tuhaahana i tenei, ia kapo kapotia te hakatutuhunameioto mai o te tau enata o te fenua. Moi ia mata koetia to atou tau ite.

Te a tau maama o te enatanohe tau memaupautu, uahaatuhaatia : te ite nohe tau memautupu, tani, te hakatutuhunaima, tuhunaeo, tuhunaavaia, tuhunaheetai, atiimetetuhunaapau. Uapuaha mai i tenei, te mea, tea tau ite pautu, enaanatu me te teaote tai i oto.

Te haatomotia te fenuaenata i tohepuhotaetae o te aomaamane, te tapaetiatitahituhaa tai metekikiiete mai, te nao o tea tau ite tumu, tea tau maamatumu o te enata, ii atuhakaua te maimaipakaihimetefaate i te tau hakatuhaatumu o te fenuaenata, no tenei tau tai i mua nei.

**Tumuteao** : haatumu; too te ima i te hana; Fenuaenata; UNESCO; tuhaa tai tapaetia

## Introduction

Le nombre et la surface des espaces littoraux et maritimes aujourd'hui gérés et patrimonialisés sont en augmentation. En 2010, la Convention sur la diversité biologique recommande de protéger par des mesures spécifiques les zones marines et côtières menacées, notamment par la mise en place d'aires marines protégées (AMP) sur 10% des océans (objectifs d'Aichi). La stratégie française propose de créer un réseau cohérent d'AMP de 20% d'ici 2020. Le Réseau de réserves du récif de la barrière du Belize (Brésil) ou encore les Lagons de Nouvelle-Calédonie, bien en série composé de six zones marines, sont reconnus au patrimoine mondial de l'humanité. La biodiversité marine est l'objet de toutes les attentions, mais le patrimoine culturel maritime est parfois également pris en compte comme l'atteste l'inscription en bien mixte (naturel et culturel) d'un groupe d'îles de l'archipel hawaïen (*Papahānaumokuākea*), considérant la cosmologie et les relations homme-environnement.

L'archipel des Marquises ou « Terre des hommes » est l'un des cinq archipels de la Polynésie française, se situant à 1600 km de l'île de Tahiti. A partir de 1996, un processus d'inscription de l'archipel des Marquises au patrimoine mondial de l'UNESCO, en bien mixte en série a débuté. Initialement, il ne concernait que les espaces terrestres, mais, depuis janvier 2013, les acteurs politiques des Marquises et de la Polynésie française ont acté l'ajout d'un volet maritime. Parallèlement, ils ont engagé une réflexion en vue de la création d'une aire marine protégée. La richesse du patrimoine terrestre marquisien, naturel ou culturel, a été attestée par plusieurs recherches antérieures. Comme l'énonce Bataille-Benguigui (1992) à propos des Tongiens « Parce qu'ils sont des insulaires perdus, voire prisonniers selon certains

---

<sup>2</sup> Le résumé a été traduit en langue marquisienne du sud ; la différence avec la langue du nord est que les consonnes k et h sont davantage présentes, alors que le f est plus présent au sud. Merci à Aline Heitaa-Archier pour ce travail difficile.

auteurs dans cet univers liquide, on a toujours eu tendance à privilégier l'étude de leurs relations avec la terre comme si les hommes lui devaient tout ». Respectivement en 2011 et 2012, des campagnes aériennes (« REMMOA ») et océanographiques (« *Pakaihi i te moana* »)<sup>3</sup> ont permis de révéler le caractère remarquable du milieu naturel marin des Marquises. Dès 1950, Legrand reconnaissait la qualité des eaux de l'archipel, nettement supérieure à celles qui s'étendent de la Nouvelle-Calédonie aux îles de la Société et l'explique par leur proximité au grand courant Sud Equatorial (Legrand, 1950). Par ailleurs, les grandes migrations, les techniques de navigation, les mythologies et les arts attestent de l'importance de l'univers marin dans la culture polynésienne et plus spécifiquement marquisienne. Cependant les connaissances archéologiques et ethnologiques restent éparses.

Afin d'intégrer le patrimoine culturel lié à la mer aux dossiers d'inscription au patrimoine mondial et de création d'une aire marine gérée, un programme de recherche intitulé « Co-construction des enjeux de protection et de gestion relatifs au "patrimoine culturel" lié au littoral et à la mer dans la perspective de l'inscription au patrimoine mondial et de la création d'une aire marine gérée aux Marquises » (PALIMMA)<sup>4</sup> a été mise en œuvre. Il revendique quatre objectifs: élaborer des connaissances accessibles et partagées relatives au patrimoine culturel lié à la mer, co-construire les axes de gestion de ce patrimoine, proposer des sujets de recherche afin d'approfondir les connaissances, et enfin construire une analyse des processus de patrimonialisation dans une perspective de gestion. Ce programme de recherche partenarial<sup>5</sup> s'inscrit dans une recherche finalisée (enrichir les dossiers UNESCO et création d'une aire Marine protégée) et rejoint les considérations scientifiques développées par d'autres chercheurs « *une véritable attention est portée à l'environnement maritime dans le Pacifique – aussi bien comme facteur crucial pour le monde humain que comme modelé et conceptualisé par lui.* » (Monnerie, 2011).

L'analyse s'appuiera sur le programme PALIMMA. Ainsi, il s'agit d'identifier les liens pluriels et intimes que les Marquisiens tissent avec la mer, mais également de montrer comment ceux-ci sont patrimonialisés sous la contrainte ou l'opportunité, tout dépend du point de vue, de l'inscription de cet archipel au patrimoine mondial et de la création d'une aire marine protégée. Ce texte présentera la méthodologie employée, puis analysera les éléments culturels liés à la mer énoncés par les Marquisiens. Enfin, nous nous interrogerons sur leur patrimonialisation.

## **1. L'identification des relations des Marquisiens à la mer grâce à la cartographie participative**

S'intéresser au patrimoine culturel lié à la mer nécessite de déconstruire le concept. Une difficulté a été de circonscrire ce qu'évoquait « lié à la mer ». Finalement ce terme a été préféré à maritime ou marin car il pouvait inclure des éléments se trouvant sur terre (par exemple des pétroglyphes avec des dessins de poisson) et permettait

---

<sup>3</sup> Campagnes soutenues et coordonnées par l'Agence des aires marines protégées.

<sup>4</sup> Ce programme pluridisciplinaire (2013-2014) « société-gestion-science » coordonné par la fédération culturelle et environnementale des Marquises MOTUHAKA et l'Agence des aires marines protégées en partenariat avec des scientifiques (archéologue, anthropologue et géographe) de l'Institut de recherche pour le développement et

du Muséum national d'Histoire naturelle a été réalisé avec le soutien de la Polynésie française, de la CODIM et de l'Etat et avec le support privé de la Fondation de France.

<sup>5</sup> Ce programme associe l'agence des aires marines protégées, la fédération culturelle et environnementale Motu haka, et les scientifiques de l'IRD et du Muséum à toutes les étapes : construction du projet, recueil des données, analyse.

l'expression des conceptions autochtones. La démarche se défend d'une quelconque présélection, considérant que les éléments culturels liés à la mer peuvent être matériels ou immatériels, récents ou anciens, localisés en mer ou sur terre, prenant en compte les éléments marins, mais aussi le vent, les astres, la végétation. Les différentes conventions UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel et notamment celle concernant le patrimoine immatériel (2003) ont considérablement réinterrogé la notion de patrimoine (Borlotto, 2011). Comme le précise Françoise Choay (1996), le patrimoine est un concept « nomade ». Une conception académique suppose qu'il préexiste au regard porté sur lui et que des individus spécialement formés peuvent le reconnaître. Une conception divergente considère qu'un élément ne devient patrimoine qu'au moment où il est reconnu comme tel par un groupe social lors du processus de patrimonialisation (Micoud, 2005). Dans ce travail, ces deux approches n'ont pas été opposées, mais considérées comme complémentaires. Deux démarches conjointes ont alors été mises en œuvre : d'une part, la recension des écrits de scientifiques, des services culturels de la Polynésie, d'explorateurs, de missionnaires ou autres voyageurs déterminant et décrivant les éléments matériels ou immatériels de la culture marquisienne ayant un lien avec la mer. D'autre part, la mise en œuvre d'ateliers collectifs utilisant un support cartographique, conduisant à la construction de connaissances « à dire d'acteurs ».

Le programme PALIMMA a donc pour ambition d'enrichir le dossier UNESCO concernant le patrimoine culturel lié à la mer tout en satisfaisant l'exigence de participation des habitants. Parallèlement, l'Agence des aires marines protégées<sup>6</sup> a pour objectif de construire, pour 2015, l'analyse éco-régionale (AER) de l'archipel des Marquises en prenant en compte les aspects culturels. Cet outil d'aide à la décision s'appuie sur trois thématiques : la fonctionnalité des écosystèmes, le patrimoine naturel et culturel remarquable, les usages et pressions<sup>7</sup>. Identifier et intégrer davantage le patrimoine culturel à la réflexion permettrait d'enrichir le dossier et de satisfaire les demandes des élus marquisiens<sup>8</sup>. La construction de la méthodologie prend en compte les objectifs définis par les partenaires et leurs contraintes. Ceux-ci sont d'ordre géographique car l'ensemble de l'archipel doit être pris en compte ; politique, en souhaitant faire participer la population et favoriser la capacité des populations à se saisir des enjeux de gestion et de les intégrer aux dossiers en cours ; liés aux dossiers en cours, la représentation géo-localisée des enjeux est incontournable ; également scientifiques, la complexité de la notion de patrimoine culturel conduisent à innover en matière de recueil de données. Pour cela, la mise en œuvre d'un dispositif participatif avec l'utilisation d'un support cartographique à l'échelle de l'archipel a été privilégiée.

Cette méthodologie se rapproche de la cartographie participative expérimentée par des ONG<sup>9</sup> ou des scientifiques (Lardon, 2001). Elle revêt des dénominations<sup>10</sup> et des formes différentes<sup>11</sup>, mais a pour objectif principal de permettre aux populations de

---

<sup>6</sup> La Polynésie française, qui gère l'espace maritime, a passé un accord de collaboration technique avec l'Agence des aires marines protégées depuis 2007 afin de bénéficier d'un support technique à la mise en œuvre de ses stratégies de gestion du milieu marin

<sup>7</sup> <http://www.aires-marines.fr/Les-aires-marines-protégees/Analyses-strategiques-regionales>

<sup>8</sup> Les élus de l'archipel des Marquises se sont structurés en communauté de communes (CODIM). En 2012, ils ont formalisé un plan de développement économique, les projets d'inscription au patrimoine mondial et de création d'une aire marine protégée y ont une place centrale.

<sup>9</sup> Par exemple : Cartographie participative et bonnes pratiques. Etude préparée pour le Fonds international de développement agricole (FIDA), 2009.

<sup>10</sup> Cartographie mentale, zonages à dire d'acteurs (ZADA)

<sup>11</sup> Cartographie au sol, croquis topographiques, à base de photographies aériennes, de SIG, maquettes participatives en 3D

représenter sur des cartes les connaissances qu'elles possèdent sur un territoire. Outre l'intérêt de la carte comme support de discussion et comme outil de gestion, les lieux sont également ce qui relie les membres d'une communauté et les générations : « *places are created and related each other by the habitual activity, work, and movement of persons in a landscape* » (Thomas, 2009).

Ce programme de recherche s'appuie sur deux missions de terrain (2013 et 2014). L'archipel des Marquises compte environ 9000 habitants répartis sur 6 îles habitées<sup>12</sup>. Le français et le marquisien sont les langues parlées aux Marquises. Ces îles sont d'origines volcaniques, sans lagon et possèdent un relief très abrupt ; l'archipel est considéré comme étant le plus éloigné de tout continent au monde et les conditions d'accès aux populations réparties dans 26 vallées sont souvent difficiles.

Pour mettre en œuvre ces ateliers de discussion, une carte de chaque île de l'archipel a été réalisée à partir des cartes terrestres disponibles au service de l'urbanisme polynésien et modifiées en intégrant, par transparence, les données du SHOM<sup>13</sup> (fig.1).



Fig 1 : Carte de l'île de Tahuata remplie au cours d'un atelier

Ainsi, 51 ateliers, réunissant 264 personnes, ont été mis en œuvre lors de la mission de collecte des données (juin-juillet 2013)<sup>14</sup>. La question posée aux participants en français et en marquisien est « Qu'est ce qui pour vous, dans votre culture, est important lorsque l'on parle de la mer. Le partenariat avec l'association Motu Haka permet aux personnes présentes de choisir la langue dans laquelle ils souhaitent s'exprimer. La règle repose sur le fait que lorsqu'un élément patrimonial est évoqué par les

<sup>12</sup> Au nord, NukuHiva (2966 ha), Ua Pou (2173 ha), UaHuka (621 ha) ; au sud, HivaOa (2190 ha), Tahuata (703 ha), FatuHiva (611 ha).

<sup>13</sup> Service hydrographique et hydrologique de la marine

<sup>14</sup> Les résultats de la 2<sup>ème</sup> mission ne sont pas présentés, car si l'objectif de la 1<sup>ère</sup> mission était de permettre aux marquisiens de s'exprimer et d'énoncer les éléments qui leur semblaient importants. La 2<sup>ème</sup> mission a été l'occasion de compléter, confirmer ou infirmer ce qui avait été nommé précédemment et inscrit sur les cartes.

participants, celui-ci doit être inscrit sur la carte de leur île et détaillé sur la fiche patrimoniale afin de décrire le patrimoine énoncé, le hiérarchiser et le cas échéant formaliser les pistes de gestion. Par ailleurs, un tableau récapitulatif des participants permet de disposer de leurs caractéristiques socio-biographiques. L'ensemble des personnes vivant dans une vallée est invité et ceux qui le désirent nous rejoignent. Afin de permettre à chacun de s'exprimer le nombre de participant autour d'une carte est en moyenne limité à huit et le nombre d'atelier est multiplié en fonction des personnes présentes. L'animation est assurée par l'un des partenaires, ainsi que la prise de note et la traduction (fig.2).



Fig 2 : un atelier de discussion

Devant la somme de données récoltées, différentes catégories et sous catégories ont été construites afin de permettre leur intégration dans une base de données. Une fois celle-ci constituée, il est possible de l'interroger et d'élaborer un système d'information géographique localisant<sup>15</sup> l'ensemble des éléments énoncés par les populations. Les catégories et sous-catégories ont été construites en prenant en compte la finalité de cette recherche à savoir enrichir les dossiers d'inscription au patrimoine mondial et de création d'une aire marine gérée, ainsi qu'en dénombrant les éléments énoncés par les Marquisiens. Ainsi, un premier niveau permet de distinguer le patrimoine matériel, patrimoine immatériel et paysages. Celui-ci s'appuie sur les distinctions établies au cours du temps au sein de l'UNESCO. Toute typologie est imparfaite et questionne d'un point de vue épistémologique et politique (Agrawal, 2002). Ce fut le cas pour distinguer patrimoine matériel et immatériel et pour accorder la place qui leur revient à ce que certains auteurs nomment *topogen*<sup>16</sup> (Thomas, 2009).

<sup>15</sup> Les éléments sont soit directement localisés sur les cartes par les participants, soit identifiés au niveau des vallées où ils ont été énoncés.

<sup>16</sup> Fox (1997 :8) a construit ce concept : « *to describe this connection of landscape and history in a genealogical way, arguing that such narratives are a means of ordering and transmitting social knowledge and externalising memory spatially* ».

Le second niveau permet de discriminer les éléments à l'intérieur de chacune des catégories, ainsi la catégorie « matériel » distingue les *tiki*<sup>17</sup>, les pétroglyphes, les *paepae*<sup>18</sup> et *tohua*<sup>19</sup>, les sites archéologiques littoraux et sous-marins et les sites sacrés<sup>20</sup> (Ottino-Garranger, 2006). La catégorie « immatériel » distingue les arts du langage (aspect linguistique, récits-légendes), les arts du spectacle (chant, danse), les pratiques liées à la pêche et à la navigation (zone de pêche, zone de ciguatéra<sup>21</sup>, techniques de pêche, techniques de navigation), les savoirs liés à la nature et à l'univers (oiseaux, espèces marines, ciguatéra, espèces invasives, savoirs de pêche, savoirs liés à la navigation), la mise en valeur des ressources liées à la mer (artisanat, art culinaire, techniques médicinales) et les usages liés à la mer (loisirs, coutumes diverses). La catégorie paysage n'a pas été divisée en sous-catégories, telle qu'elle aurait pu l'être en utilisant les catégories UNESCO (paysage créé intentionnellement, évolutif, associatif) car cela nécessite une analyse plus approfondie de la notion de paysage au sein de cette population. Un équilibre a du être trouvé entre la volonté de ne pas multiplier les sous-catégories afin que cette base de données demeure opérante pour les gestionnaires et appropriable par les populations et celle de ne pas perdre la richesse des éléments énoncés (fig.3).

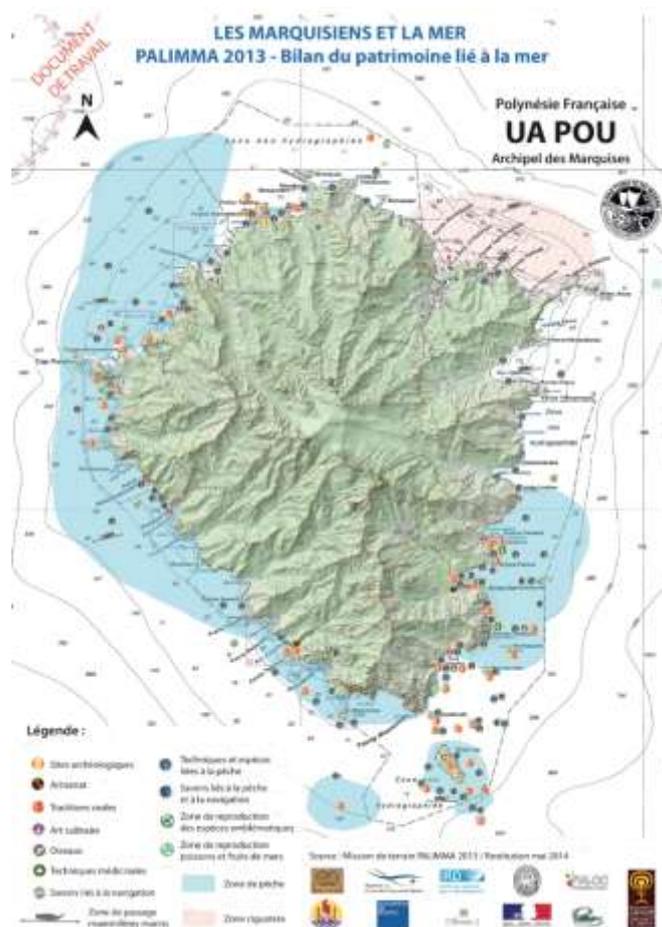


Fig 3 : Carte de l'île de Ua Pou réalisée à la suite de la mise en œuvre des ateliers

<sup>17</sup> Sculpture le plus souvent en pierre représentant une forme humaine

<sup>18</sup> Vestige archéologique d'habitations ou lieu de rassemblement

<sup>19</sup> Large place cérémonielle généralement rectangulaire

<sup>20</sup> Par exemple des sites funéraires

<sup>21</sup> Intoxication liée à la consommation des produits de la mer provoquée par les ciguatoxines (biotoxines marines) ayant pour origine une micro-algue, le dinoflagellé *Gambierdiscus*.

La première mission a donc permis de collecter les données qui ont ensuite été intégrées dans une base de données et portées sur un système d'information géographique. La deuxième mission de terrain a permis de restituer auprès des populations rencontrées précédemment et des discussions ont été mises en œuvre avec les personnes présentes afin de compléter, confirmer ou infirmer les cartes construites à la suite de la première mission<sup>22</sup>. Puis la base de données a été corrigée et enrichie. Ainsi, elle permet d'élaborer les dossiers UNESCO et aire marine protégée. La discussion se base sur les résultats à la fois quantitatifs et qualitatifs obtenus lors de la première mission.

## 2. Une relation multidimensionnelle à la mer

Neuf cent douze éléments ont ainsi été classés (plusieurs pouvant apparaître sur une fiche). Les habitants des différentes vallées évoquent principalement des éléments regroupés dans la catégorie « immatériel » (fig.1). Le patrimoine matériel principalement identifié dans la bibliographie est peu évoqué. La catégorie paysage concerne deux îles et notamment Fatu Hiva et la fameuse « Baie des vierges » dont l'écrivain et navigateur Stevenson disait que c'était la plus belle baie du monde.

Si nous nous intéressons plus spécifiquement à la catégorie « immatériel » qui compte 835 sur 912 éléments énoncés, la majorité soit (364) concernent les zones de pêches, techniques de pêche et techniques de navigation.

*Les zones de pêche et techniques de pêche* comptent 310 occurrences sur 364 (sous catégorie « Pratiques liées à la pêche et à la navigation »). Comme l'indique Legrand (1950) à propos de la Polynésie : « On peut, pratiquement, dire que tout ce qui nage se prend et se mange, eu égard seulement à la taille et à la toxicité possible ». Ainsi, différents mammifères marins, poissons, céphalopodes, gastéropodes et algues ont été ou sont consommés. Les techniques de pêche sont tout aussi variées que les éléments consommés ; les harpons, lignes, cannes, épuisettes, filets, fusils, poisons sont autant d'outils servant à capturer des proies spécifiques. Certaines d'entre-elles, telle l'utilisation d'une ligne à laquelle est accroché un appât maintenu sur un caillou révèle des modes anciens. Le caillou conduit la ligne au fond, puis une secousse engendrée par un habile mouvement du pêcheur permet de libérer le caillou et l'appât. Le caillou a pu être remplacé par un fer à béton, le crin de cheval par du fil nylon, l'hameçon en nacre et os par de l'inox, il n'en demeure pas moins que cette technique perdure. Des récits concernant les pierres ayant une forme de poisson, situées à terre, qui indiquent aux pêcheurs la direction à prendre pour une pêche fructueuse, sont encore connus. La tortue en pierre, qui se trouve dans le musée de Fatu Hiva, était placée à l'avant du bateau pour indiquer le lieu de pêche. Une fois son devoir accompli, elle regagnait le rivage à la nage. D'autres techniques de pêche concernant des espèces aujourd'hui interdites, dauphin, requin, raie manta, sont évoquées non sans provoquer une discussion entre les participants. La question est alors posée : peut-on considérer ces techniques, révolues ou non, comme présentables aux Marquisiens y compris les plus jeunes et plus encore aux visiteurs que sont, pour partie, les membres du programme de recherche ?

*Les zones de pêche* sont également identifiées et localisées sur les cartes, qu'elles soient accessibles par les embarcations, en plongée ou présentes sur le littoral. La combinaison espèces pêchées, techniques de pêche et lieux de pêche est pensée et énoncée conjointement. Certains lieux dénommés *toka* sont identifiés et localisés grâce

---

<sup>22</sup> Un film permet de visualiser le travail effectué : <http://www.aires-marines.fr/L-Agence/Organisation/Antennes/Antenne-Polynesie/PALIMMA-mieux-connaître-le-patrimoine-culturel-lie-a-la-mer-aux-Marquises>

à des amers (cap, pointe, élément architectural, roche remarquable, pic...). Il s'agit de lieux, des hauts fonds le plus souvent, particulièrement poissonneux. Sachant que de nombreuses espèces sont contaminées par des ciguatoxines (ciguatera ou ichtyosarcotoxisme), les zones changeantes où il est possible de rencontrer ces poissons toxiques sont clairement identifiées ainsi que les espèces qu'il faut se garder de pêcher.

Si l'on excepte quelques emplois de fonctionnaire d'État ou de collectivité, la plupart des Marquisiens ont développé une pluriactivité composée principalement d'agriculture, de coprahculture, de pêche, d'artisanat et d'activités opportunistes comme aujourd'hui l'apiculture ou le tourisme. La pêche aux Marquises est rarement une activité économique, comme cela a été analysé par Johannes (1989), David (1991) en divers lieux de l'Océanie. Si beaucoup de Marquisiens pêchent, rares sont ceux qui possèdent un bateau à moteur et qui ont développé cette activité. Elle est définie comme une pêche vivrière<sup>23</sup> (David, 2008), le produit de la pêche est soit consommé par le pêcheur et sa famille, soit vendu localement, soit échangé contre d'autres produits ou services au sein d'un réseau le plus souvent familial. S'il existe des coopératives de pêcheurs, l'éloignement géographique explique la difficulté d'organiser une filière pêche. Quelques glaciers, avec le plus souvent des langoustes circulent par avion pour les membres de la famille basés à Tahiti. L'ensemble de la population participe à l'activité de pêche, les jeunes garçons sur les bords des rochers avec leurs lignes ou leurs cannes. Sur le bord de l'estran, les femmes ramassent principalement les crabes (*toe toe*), chitons (*mama*), et poulpes à main nue ou avec des pics, remplissant leurs paniers tressés pour l'occasion. Cette activité est semblable à celle décrite par Bataille-Benguigui (1992) aux Tonga. La mer est définie comme le « garde-manger » qui permet de subvenir aux besoins lorsque le salaire est faible ou absent, mais aussi de régaler la communauté lors des rassemblements paroissiaux, sportifs ou familiaux.

Cette activité de pêche est ancienne, des travaux d'archéologues (Conte, 2002) ont mis en évidence des structures d'habitations de pêcheurs et l'exploitation des produits de la mer à partir d'os de poissons et d'hameçons. L'activité de pêche révèle l'identité marquisienne comme l'énonce unanimement les personnes rencontrées, et même si l'activité n'est plus exercée, chacun s'y est essayé au cours de sa vie, tous étant friands des produits de la mer. Elle est ancrée dans temps de l'enfance, où entre pairs, les plus jeunes s'exercent à la pêche des chevrettes (crevettes d'eau douce) au lasso ; ou le temps des apprentissages des techniques, des savoirs et des lieux de pêche sous la tutelle d'un père ou d'un oncle. Elle permet également d'identifier les bons pêcheurs, ceux qui maîtrisent les savoirs et les savoir-faire mais également la *mêtis*, ou font preuve de courage lorsqu'il s'agit d'aller pêcher de nuit dans les eaux profondes du Pacifique parcourues par de nombreux requins. Rien d'étonnant que les pratiques liées à la pêche soient désignées aussi fréquemment.

Les polynésiens, et plus largement les océaniens, sont connus pour *leurs qualités de navigateur*. Contrairement à une vision occidentalocentrée, ou pourrions-nous dire continentalocentrée, l'espace n'est pas conçu comme « des îles dans un vaste océan » mais comme « un océan d'îles » (Hau'ofa, 1994). S'il ne faut pas nier aujourd'hui les difficultés de déplacement, l'archipel des Marquises est un espace de circulation des personnes, des biens mais également des techniques, des légendes<sup>24</sup>, des chants et des

---

<sup>23</sup> « Par pêche vivrière, on entend l'activité halieutique dont plus de la moitié de la production est destinée à la consommation du pêcheur et de sa famille. Il en existe deux types : la pêche vivrière d'autosubsistance qui ne fait l'objet d'aucune commercialisation et la pêche vivrière commerciale, dont au maximum 49 % de la production est mise sur le marché. » (David, 2008).

<sup>24</sup> La légende du cochon Makaia'anui qui traversa entre la mer entre l'île de Ua Pou et celle de HivaOa emportant avec lui de nombreuses bonites accrochées à ses poils.

danses par exemple lors des festivals (*Matava'a*) et mini-festivals (*Matava'a iti*) de l'archipel. Ces derniers, qui réunissent l'ensemble des Marquisiens et des représentants de l'Océanie, ne doivent pas occulter les multiples allées et venues entre les vallées d'une même île et entre les îles pour des rassemblements sportifs, religieux, politiques, scolaires ou familiaux. Un réseau dense de liens sociaux est à l'œuvre. La description des techniques de navigation et de fabrication des pirogues permet d'afficher la différence entre deux conceptions antagonistes : « *Une différence fondamentale est qu'en Occident nous parlons volontiers d'insularité pour évoquer l'isolement.* » (Monnerie, 2011). Elle conduit également à montrer le lien indissociable entre la terre et la mer, la première fournissant les bois nécessaires à la construction des *va'a* (pirogue). Les repères de navigation peuvent être terrestres, astronomiques ou utiliser la direction et la force du vent détectées par les sensations corporelles. L'identification des repères anciens révèle les parcours usités ; les concours de pirogue démontrent l'importance actuelle du maniement des *va'a* ; enfin l'importance de l'Aranui<sup>25</sup> et du Taporo<sup>26</sup> est soulignée par les Marquisiens.

*Les savoirs liés à la nature et à l'univers* (177) sont évidemment nécessaires à l'activité de pêche ou de navigation et démontrent le lien fort à la terre, à la mer et au ciel. Les savoirs liés à la pêche et aux espèces marines (62) concernent les indicateurs qui fixent les calendriers de pêche (les lunaïsons, la floraison de fleurs rouges ou blanches est corrélée à la présence de poisson de la même couleur), qui révèlent la présence de poissons (oiseaux, poissons prédateurs, état de la mer, courants, marées, fonds marins), ainsi que des caractéristiques éthologiques de plusieurs espèces. Ces savoirs ne concernent pas uniquement les espèces pêchées mais aussi les grands mammifères tels les orques et les baleines. Les participants aux ateliers renseignent également les évolutions quantitatives des différentes espèces pêchées, la manière dont il est possible de déterminer si un poisson est giguatérique ou la présence des espèces invasives (troca/ *Trochus* peu consommé aux Marquises et *taramea/ acansther*)

La mise en valeur des ressources liées à la mer (141) illustre parfaitement le lien pluriel des Marquisiens à la mer. Dépasant un apport alimentaire, les *arts culinaires* (95) démontrent les savoir-faire pour la préparation des différents produits de la pêche. Beaucoup sont consommés crus, parfois directement sur place, ou avec du citron, du lait de coco ; des poissons peuvent également être fumés ou salés pour les conserver. Les sources d'eau littorales ou marines et le sel (grottes ou anfractuosités de falaises) sont localisées. La mer participe également de la *pharmacopée*, les bains de mer sont recommandés aux jeunes femmes venant d'accoucher, mais également pour les maladies de peau ; de petits poissons peuvent être introduits dans les oreilles, si celles-ci sont purulentes. Décoctions, inhalations, cataplasmes utilisent différents produits de la mer. La mer intervient également pour chasser les démons, il faut alors s'y plonger sous la recommandation d'un *Tahua* (guérisseur). Les produits issus de la mer permettent aussi le développement d'un *riche artisanat*. Autrefois des peaux de tambour étaient fabriquées avec les peaux de requins ; les coquillages et coraux viennent embellir les maisons et les jardins ; les nacres, coquillages, vertèbres et dents de certaines espèces sont utilisés pour la confection de bijoux. Lors des festivals, les costumes traditionnels, basés sur l'emploi de produits naturels, ont pu être confectionnés à partir d'algues ou de poulpes séchés. La mer est ainsi une « source permanente de substance animale, végétale et minérale » (Bataille-Benguigui, 1992)

Lorsqu'est évoquée la mer dans la culture marquisienne, les éléments que nous avons regroupés dans les *arts du langage* sont également très présents (121 occurrences). Il

<sup>25</sup> Cargo mixte qui assure le transport de passagers et notamment de touristes et de denrées.

<sup>26</sup> Navire de marchandise.

s'agit de légendes ou récits (89) qui localisent les lieux où certaines populations, telles les *rapanui* (peuple de Rapa, île de Pâques), ont mis le pied sur la terre marquisienne. De la mer accostent les tribus hostiles et les récits mettent en scène les guerres, les raptés et les captures de jeunes femmes. La morphologie de l'île de Tahuata est expliquée par la légende d'une pieuvre dont on reconnaît la forme : la tête étant le mont de cette île et les 8 tentacules délimitant les vallées. L'accès aux richesses de la mer est possible grâce à cet être mi-poisson (la tête) mi-homme (le corps) qui a repéré les amers des *toka*. Le cochon *Makaia'anui* qui transporte les poissons accrochés à ses poils et l'oiseau à 9 têtes, nourrit par la fille du roi, apportent l'abondance. A Hiva Oa, le tiki *Moeone* situé dans la forêt, descend vers la plage pour aider les pêcheurs en indiquant la direction des poissons. Certaines de ses légendes sont connues sous forme de chant, comme l'histoire de Hiromea qui frappée par son mari, fut sauvée par un poisson. La mer nourricière peut également punir, comme l'exprime le récit de cette jeune fille qui violant un *tapu* est emportée par un requin sur le bord de la plage. La présence de dauphins est annonciatrice de nouvelles qui peuvent être bonnes ou mauvaises, tout dépend de la capacité à lire les signes. Enfin, bien que ce panorama est loin d'être exhaustif, la pointe de kiukiu (Hiva Oa) est le lieu du départ des âmes. Ainsi comme l'exprime Geistdoerfer (2004) à propos des populations maritimes : « La mer est donc reconnue comme créatrice du monde, source de vie, matrice originelle; souvent, elle est aussi le réceptacle des morts ».

Au-delà des récits et légendes, l'importance de la mer dans la culture marquisienne, se traduit par une forte présence des noms vernaculaires des espèces marines végétale ou animale mais également des plantes terrestres (indicateurs de présence de poisson ou fabrication de pirogue). Ces noms ont été énoncés et notés avec soin, d'autant plus qu'ils peuvent être sensiblement différents en fonction des vallées et des îles. Le marquisien est bien sûr différent du tahitien, mais celui parlé dans les îles du groupe nord diffère de celui des îles du groupe sud. La langue est un vecteur identitaire fort et elle est aujourd'hui défendue aux Marquises par la fédération culturelle et environnementale *Motu haka* et par l'Académie marquisienne (créée en 2000). La toponymie citée par les participants aux ateliers a pris une telle ampleur qu'un atelier spécifique y a été consacré. Une carte de toponymie des espaces littoraux a ainsi été conçue pour chaque île avec les populations. D'une manière générale, comme l'exprime Bromberger (1986) l'étude des noms de lieux est particulièrement intéressante pour comprendre comment les populations se représentent et s'approprient l'espace mais également quels sont les critères utilisés (topographiques, fonctionnels, religieux, etc.). Plus spécifiquement, Cablitz (2008) a montré que la langue marquisienne reflétait la topographie des îles et qu'elle permet aux Marquisiens de s'orienter dans leur environnement.

Enfin, des *pratiques sociales* disparues, anciennes ou récentes sont également citées comme importantes dans le lien que les Marquisiens entretiennent avec la mer. Il s'agit des formes de gestion de certains espaces maritimes, comme celui de la terre de la reine Vaekehu (Nuku Hiva) où il était interdit de pêcher<sup>27</sup>. Chaque communauté organisait également le partage du poisson entre ses membres. Des lieux littoraux exposés aux vents pour faire sécher les morts enduits de *monoï* sont encore localisés, même si cette pratique ne perdure plus. Actuellement, les activités de loisir - camping familial, pique-nique sur les plages réputées - sont très prisées, de même que le surf pour les plus jeunes. Les plages sont également des lieux où l'on vient dresser et baigner les chevaux marquisiens beaucoup utilisés dans le travail du coprah.

---

<sup>27</sup> Le terme tahitien *rahui* désigne la réglementation traditionnelle de l'accès aux lieux de pêche ou à certaines espèces.

L'objectif de cette analyse est de révéler la diversité des relations à la mer énoncées par les Marquisiens, de toutes les vallées des six îles, présents aux ateliers. Elle permet de dépasser une vision extérieure du lien à la mer qui se fonde, bien sûr sur des analyses scientifiques de qualité, mais qui ne peuvent être que partielles et orientées par la discipline de référence et les sujets de prédilection. Même si la mer est définie par les Marquisiens comme leur "garde-manger", les liens qu'ils entretiennent avec elle va bien au-delà et concerne l'ensemble des aspects du quotidien et plus généralement de la culture marquisienne. Par ailleurs, même si ces différents aspects sont partagés au sein de la population, les discours portant sur les techniques de pêche, les arts culinaires, les savoirs naturalistes montrent que chacun développe un lien intime avec la mer qui s'ancre à la fois dans la transmission familiale mais également dans les expérimentations ou les innovations. Chacun développe les savoirs et savoir-faire en approfondissant ceux qui leurs ont été transmis mais aussi en intégrant les nouveaux outils ou connaissant de son temps. Une analyse des résultats par île et par type de vallée montrerait des différences notamment concernant les techniques de pêche et la mise en valeur des ressources marines et littorales. Les conditions géomorphologiques et climatiques de certaines vallées réduisent par exemple l'accès à la mer. Ainsi, la vallée de Hohoi (Ua Pou) possède une baie souvent très agitée et ne permet de pêcher que quelques mois dans l'année, en revanche, les habitants bénéficient de la fameuse pierre fleurie (phonolite) qui permet le développement d'un artisanat spécifique. Les particularités de chaque vallée et de chaque île, tout comme les compétences développées au niveau individuel ont favorisé la différenciation d'activités qui contribuent à accentuer les échanges entre les îles.

### 3. Une patrimonialisation à l'œuvre

A l'origine du programme, il s'agissait d'inventorier le patrimoine culturel lié à la mer au regard du patrimoine naturel terrestre et maritime et du patrimoine culturel terrestre. La notion de patrimoine largement usitée dans les contextes de gestion nécessite une discussion. Elle a été menée dans un premier temps avec les membres de l'académie marquisienne et du programme de recherche afin de déterminer si un terme proche de cette notion existait ou non en marquisien. Celui de *haatumu* (*haá* : agir, faire, *tumu* : commencement, fondement, dictionnaire Dordillon (1931)) a été identifié et caractérisé avec les termes s'y référant (héritage, unique, richesse, fierté, histoire, culture) et les verbes corrélés (préserver, protéger, réagir, transmettre, sensibiliser, partager, utiliser, communiquer, responsabiliser). Dans le cadre de la pratique de terrain, nous avons préféré parler de « ce qui est important pour l'individu, dans sa culture ».

Ces précautions prises, il est possible d'identifier un processus de patrimonialisation<sup>28</sup> en cours. Celui-ci est lié au projet d'inscription au patrimoine mondial et à la création d'une aire marine gérée, mais aussi à ce qu'expriment les Marquisiens au cours des discussions. La labellisation de l'archipel des Marquises en bien mixte en série exige la constitution d'un dossier qui détermine les critères auxquels le bien répond et la rédaction d'un texte montrant la « valeur universelle exceptionnelle ». Cette labellisation et la création d'une aire marine protégée intégrant le patrimoine culturel obligent à reconsidérer et reconnaître les savoirs, savoir-faire, relations au monde, traditions orales sur un territoire. Bromberger (1986) analysait l'intérêt porté aux savoirs naturalistes populaires en relation à la « *crise dans le rapport*

---

<sup>28</sup> « La patrimonialisation est le nom donné à ce processus par lequel un collectif humain s'énonce comme tel par le travail de mise en collection de ce qui, de son passé, est pour lui gage d'avenir. » (Micoud, 2004)

à l'environnement, crise de la connaissance positiviste, crise dans la transmission unilatérale des savoirs et reconnaissance de la pluralité des procédures - sinon des mécanismes - cognitifs, crise des identités qui se décomposent et se recomposent ». Sont ainsi colletés et caractérisés des savoirs, savoir-faire et savoir-être ; les ateliers de discussion et la cartographie des éléments recueillis assoient davantage la visibilité de ces éléments. La culture marquisienne et plus particulièrement la relation qu'elle entretient à la mer est révélée, mais également partagée par les marquisiens (l'ensemble des données récoltées et analysées l'a été avec l'association Motu et Haka, et est mis à disposition des élus et gestionnaire de l'archipel), mais aussi plus largement intégré dans les dossiers régionaux, nationaux et internationaux que sont l'inscription au patrimoine mondial et la création de l'aire marine protégée. Il est envisageable que ce travail de récolte des données et leur mise en forme participent à la revendication d'un « droit de propriété » ou de contrôle de l'espace maritime (Salvat *et al.*, 2014). Cet aspect est d'autant plus fort dans l'archipel des Marquises que le gouvernement polynésien, très centré sur Tahiti et les îles de la société, a autorité sur cet espace. La patrimonialisation des relations à la mer, dans toutes ces dimensions, n'est pas dissociée des enjeux politiques et de gestion en cours.

Par ailleurs, la méthodologie utilisée dans les ateliers préconisait que pour chaque élément, les participants énoncent si celui-ci était menacé ou non et discutent des éventuelles pistes de gestion. Or, la moitié des éléments décrits ci-dessus sont unanimement considérés comme fragiles par les Marquisiens qu'il s'agisse de la langue, des légendes, des techniques de pêches ou de navigation qui n'étaient plus transmises ou encore des stocks d'espèces qui s'amenuisent. Un sentiment d'urgence est apparu face à la disparition d'attitudes mentales et de savoir-faire (Bataille-Benguigui, 1992) dans cette société qui connaît des transformations rapides, mais aussi car pour pêcher une même quantité, il faut aller plus loin et partir plus longtemps. Associées à la dénonciation des pertes subies, des pistes de gestion ont été décrites, elles sont classées en protection (interdire certaines zones), sensibilisation (des populations à l'impact de leurs activités), transmission (des légendes, savoirs, techniques), éducation (des plus jeunes), valorisation (concours d'artisanat ou d'art culinaire). Or un patrimoine se définit par les actions entreprises pour assurer sa pérennité (Chiva, 2008). Une stricte distinction entre un patrimoine naturel et culturel n'existe pas dans ce contexte ; les espèces marines et les connaissances liées à l'environnement sont indissociables des techniques de pêche. Cette conception se rapproche de celle évoquée par Chiva (*op. cit.*) lorsqu'il définit le patrimoine ethnologique « l'homme, l'animal, le site sont partie intégrante du patrimoine ethnologique ».

## Conclusion

La méthodologie employée participe de l'identification des liens à la mer et de leur patrimonialisation car elle est visible dans l'espace public et ouvre les discussions au sein des communautés. L'ethnologie a toute sa place dans ces recherches partenariales en lien avec les dossiers concrets UNESCO et aire marine protégée. Le patrimoine et la patrimonialisation sont au cœur de nos réflexions d'autant plus que dans ce cas l'ensemble des relations à la mer est pris en compte. Par ailleurs, cette discipline permet d'interroger non seulement le contexte mais également les relations (pouvoir, éventuelles hiérarchies sociales) qui se nouent lors des ateliers.

Sans endosser une position déterministe qui déterminerait le lien à la mer en fonction de la taille de l'île et de la richesse faunistique de la mer « *notons aussi que le Polynésien est beaucoup plus pêcheur et marin que le Mélanésien* » (Legrand, 1950),

les ateliers menés avec les Marquisiens dévoilent un lien intime et pluriel avec la mer<sup>29</sup>. Ce lien se traduit à travers les activités de pêche, de navigation, les arts, les techniques médicinales et la langue. La mer ce “garde manger” est aussi lieu de circulation, permet de se soigner et est un espace vécu par les dieux et les hommes. L’ensemble des éléments qu’il s’agisse de la langue, des savoirs, savoir-faire ou savoir-être sont liés et permettent une appropriation spécifique de l’environnement (développer l’intime). Toutefois, il ne s’agit pas d’arracher la mer à la terre ou au ciel. Beaucoup de liens existent entre ces trois espaces qu’il s’agisse d’indicateurs de floraison pour pêcher, d’amers, ou de navigation astronomique. Comme le note Monnerie (2011), il sera judicieux à l’avenir de s’intéresser davantage aux « articulations complexes de l’océan avec les terres, mais aussi avec le ciel, ce monde des oiseaux, des nuages, des pluies et des vents ».

La patrimonialisation en cours qui concerne à la fois des techniques, des connaissances, une cosmogonie et des espèces marines, est source d’enjeux territoriaux, identitaires et économiques. La relation entre patrimoines et territoire a été discutée par de nombreux auteurs (Chiva, 2008, Micoud, 2004) et sans recourir à la distinction entre patrimoine culturel et naturel, ce type d’étude montre que les populations assurent leur pérennité dans le double attachement à leur environnement et à leurs savoirs et savoir-faire. Si Kalaora (2010) a montré à propos des zones humides comment de nouveaux espaces entraînent en politique, l’exemple des Marquises révèle que les patrimoines liés à la mer deviennent des objets qui vont être identifiés, caractérisés, évalués, gérés et valorisés. Depuis l’entrée en vigueur de la convention sur le patrimoine culturel immatériel en 2006, un nouveau front a été ouvert (Borlotto, 2011). Aujourd’hui, l’intérêt porté au patrimoine ethnologique lié à la mer s’accroît et notamment en relation au développement des aires marines protégées. Les populations et leurs élus y voient une opportunité d’asseoir leur lien au territoire maritime. L’analyse du processus est à poursuivre et notamment comment s’opèrent les éventuelles sélections et mises en récit des éléments, forts nombreux, énoncés par les populations dans le cadre de la rédaction des dossiers UNESCO et aire marine protégée. Comment la mer dans toutes ses dimensions entre-t-elle en politique ?

## **Bibliographie**

- Agrawal, A. (2002). Classification des savoirs autochtones : la dimension politique, *Revue internationale des sciences sociales*, 173 (3), 325-336.
- Bataille-Benguigui, M.-C. (1992). Pêcheurs de mer, pêcheurs de terre. La mer dans la pensée tongienne, *Études rurales*, 127-128, 55-73.
- Bonnemaison, J. (1986). *La dernière île*. Paris, Arléa et ORSTOM.
- Borlotto, C. (2011). *Le patrimoine culturel immatériel. Enjeux d’une nouvelle catégorie*. Paris, Maison des Sciences de l’Homme.
- Bromberger, C. (1986). Les savoirs des autres, *Terrain*, 6, 3-5.
- Cablitz, G.H. (2008). When “what” is “where”: A linguistic analysis of landscape terms, place names and body part terms in Marquesan (Oceanic, French Polynesia). *Language Sciences*, 30, 200-226.
- Chiva, I. (2008). Sciences de l’homme et patrimoines naturels. Quelques jalons historiques et théoriques, *Techniques et culture*, 50, 16-39.
- Choay, F. (1996). *L’allégorie du patrimoine*. Paris : Seuil.

<sup>29</sup> A contrario d’autres sociétés du Pacifique ne développent pas les mêmes liens. Au Vanuatu « *la mer ne constitue pas un monde particulièrement favorable : l’homme s’en défie et souvent s’écarte du rivage* » (Bonnemaison, 1986, 104).

- Conte, E. (2002). Current research on the Island of Ua Huka, Marquesas Archipelago, French Polynesia, *Asian perspectives*, 41 (2), 258-269.
- Fox, J. (1997). Place and landscape in comparative Austronesian perspective. In J. Fox (ed) *The poetic power of place : comparative perspectives on Austonesian ideas of locality* ( 89-100). Canberra : Austalian National University.
- Geistdoerfer, A. (2004). De l'origine des marins, *Techniques & Culture*, 43-44, 217-234.
- Gilbert, D. (1991). La pêche dans les petits états insulaires du Pacifique : bibliographie. *Journal de la société des océanistes*, 92-93, 189-195.
- Gilbert, D. (2008). La pêche côtière océanienne et son environnement. La dialectique instabilité/stabilité au fil de l'eau. *Journal de la société des océanistes*, 126-127, 247-270.
- Hau'ofa, E. (1993). Our sea of islands. *The contemporary Pacific*, Volume 6, Number 1, 147-161.
- Johannes, R.E. (1989). Managing small-scale fisheries in Oceania : unusual constraints and opportunities. Economics of Fishery management in the Pacific Islands region. *ACIAR proceedings*, 26, 37-40.
- Kalaora, B. (2010). Les zones humides et le conservatoire du littoral : Perceptions et cadre d'expérience. *L'Espace géographique*, 4(39), 361-374.
- Lardon, S., Maurel P., Piveteau V. (2001). *Représentations spatiales et développement territorial*. Paris, Hermès Science Publications.
- Legrand, M. (1950). Contribution à l'étude des méthodes de pêche dans les territoires français du Pacifique Sud. *Journal de la société des océanistes*, 6, 140-184.
- Micoud, A. (2004). Des patrimoines aux territoires durables. Ethnologie et écologie dans les campagnes françaises, *Ethnologie française*, 1 (34), 13-22.
- Micoud, A. (2005). La patrimonialisation ou comment dire ce qui nous relie (un point de vue sociologique). In C. Barrère, D. Barthélemy, M. Nieddu, F.-D. Vivien (dirs). *Réinventer le patrimoine. De la culture à l'économie, une nouvelle pensée du patrimoine ?* (81-96). Paris : L'Harmattan.
- Monnerie, D. (2011). Quels changements de paradigmes pour les études océanistes ? *Journal de la société des océanistes*, 133, 403-414.
- Ottino-Garranger, P. (2006). *Archéologie chez les Taïpi. Hatiheu, un projet archéologique partagé aux îles Marquises*. IRD/Au vent des îles Éditions.
- Salvat, B., Aubanel A., Galzin R. (2014). Les potentialités de grandes AMP française outre-mer. *Gouvernance, enjeux et mondialisation des grandes aires marines protégées*, (dir) Féral F et Salvat B. Paris, L'Harmattan, 53-112.
- Thomas, T. (2009). Topogenicsforms in New Georgia, Solomon Islands, *Sites : New séries*, 6, (2), 92-118.
- Touré, H.(2010). Réflexion épistémologique sur l'usage des focus groups : fondements scientifiques et problèmes de scientificité. *Recherches qualitatives*, 29(1), 5-27.